

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7<sup>e</sup> - 01 53 69 00 25

## UNE LONGUE HISTOIRE D'AMITIÉ

Jacqueline Fleury

*Et si nous revenons un jour,  
Comme un troupeau de spectres hâves  
Affamées de joie et d'amour  
Serons-nous de tristes épaves  
Qu'ont enfouit dans un sable lourd...*

Notre compagne Denyse Clairoin a écrit ces vers à la veille de sa mort en mars 1945 à Mauthaüsen.

Je viens de les relire et s'ils m'émeuvent toujours beaucoup, ils m'ont profondément troublée aujourd'hui alors que s'achève la longue histoire de l'ADIR et que mon cœur n'est que tristesse.

Bien sûr, en 2002, nous avions décidé de cheminer encore un peu ensemble et j'avais accepté alors une tâche bien difficile à assumer. Le temps a passé au-delà même des deux ou trois années que nous avions prévues avec sagesse.

Survivantes des prisons et des camps, sommes-nous restées fidèles à nos amies disparues, avons-nous suffisamment évoqué leur mémoire ?

L'historique de l'ADIR répond peut-être à cette question qui reste bien douloureuse pour nous.

En septembre 1944, il y a plus de 60 ans, débutait notre Association lorsqu'Irène Delmas, qui deviendra « Maryka » pour nous toutes, a lancé à la radio un appel aux Résistantes Prisonnières libérées et dispersées dans toute la France.

Le 14 octobre 1944, 350 d'entre elles assistent à une première réunion qui se déroule dans les locaux du 4 rue Guynemer à Paris. Ces locaux, Maryka les avait obtenus après de multiples démarches et en surmontant maintes difficultés. Mais en ce début d'automne 1944 – certaines régions de France étant encore occupées – se réalisait le vœu fait dans les prisons de fonder une Amicale des Prisonnières de la Résistance.

Souvenons-nous, lors de nos départs vers l'Allemagne, de cellules en cellules, nous nous promettons de nous retrouver et de maintenir les liens extraordinaires que nous avions noués le plus souvent à travers le son de nos voix.

C'est pourquoi Maryka a été rejoints par des compagnes pleines d'ardeur qui vont donner le meilleur d'elles-mêmes pour transformer le Foyer de l'Amitié de la rue Guynemer en un remarquable centre d'accueil pour celles dont elles espèrent intensément le retour de déportation.

C'est donc une équipe efficace qui met en place un service médical, un service social, qui organise l'hébergement de 150 lits pour les survivantes dont l'état de santé et la situation ne permettent peut-être pas un rapide retour dans leur foyer. Une can-

tine fonctionne dès l'ouverture et des couturières bénévoles s'activent chaque jour pour équiper un vestiaire. Reliées à Paris, des sections se constituent un peu partout en France – à Lyon, Clermont-Ferrand, Nice, Marseille – notamment.

En janvier 1945, afin de réunir des fonds, Maryka se rend en Suisse. Merveilleuse rencontre avec Geneviève qui, à peine rétablie, organise des conférences au cours desquelles elle informe le public suisse des réalités tragiques de la déportation et l'alerte de l'état d'extrême dénuement et de délabrement physique des compagnes qu'elle a quittées il y a peu de temps.

Avant tout elles recherchent ensemble des maisons de repos et reçoivent un accueil favorable d'organismes généreux. Ainsi de nombreux centres aérés ouvriront leurs portes aux survivantes malades qui y trouveront une hospitalité réconfortante dès leur retour.

Au début du printemps survient enfin la libération des déportées dont le rapatriement va s'échelonner durant des mois.

Rue Guynemer, après l'angoisse de l'attente, nos amies essaient d'atténuer les souffrances que leurs compagnes ont endurées dans les camps. Elles manifestent leur tendresse à celles qui après tant d'épreuves sont accablées par des deuils :

- celles dont les maris ou les enfants déportés ont été assassinés ou fusillés ;
- celles dont les familles sont entièrement disloquées ;

(suite page 2)



L'ADIR a longtemps organisé une fête de Noël pour les enfants de ses adhérentes (1959?).

408 4616

— celles qui ne retrouvent pas de maison dans leurs régions dévastées, régions où elles avaient souvent combattu avant leur arrestation.

Par leur accueil chaleureux et grâce à l'accompagnement amical qu'elles ont poursuivi très longtemps, elles ont contribué au retour à la vie de beaucoup d'entre nous qui leur en ont gardé une très grande reconnaissance.

Ce sont elles qui ont voulu que l'Amicale des Prisonnières de la Résistance se transforme en Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance dans laquelle se retrouvent côté à côté déportées et internées.

Le 15 décembre 1945, se tenait la première Assemblée Générale de l'ADIR et en juin 1946 paraissait *Voix et Visages*, notre journal. Les premiers numéros de *Voix et Visages* ont réservé une place importante aux *In Memoriam*, rendant hommage à nos camarades Résistantes mortes en Allemagne, ce qui était une

préoccupation primordiale pour nous toutes.

Puis, au cours des 60 années écoulées, lors de leur disparition, sera perpétré le souvenir de nos compagnes à travers des témoignages.

Petit par son format, important par son contenu et son rôle essentiel de mémoire, notre Bulletin a toujours suscité un très vif intérêt auprès de nous dont il est le lien indispensable, mais aussi auprès de fidèles amis.

Toute la vie de l'ADIR a été rapportée dans ses pages : informations, démarches, recherches, enquêtes, tous les problèmes qui nous tiennent à cœur. Je ne peux donner que peu d'exemples : tel l'important travail concernant la reconnaissance et les droits à réparation des cobayes dont Anise nous a tenues au courant ; les rapports de Geneviève sur les procès des criminels nazis ; les recherches rigoureuses effectuées par Kouri pour réaliser son troisième Ravensbrück.

La collection des *Voix et Visages* représente une partie importante des archives de l'ADIR. Déjà accessibles aux chercheurs, ces archives comportent aussi une grande quantité de documents : biographie, récits, dossiers divers, photos, objets.

Non, nous n'avons pas été de « tristes épaves » silencieuses comme le craignait notre compagne Denyse Clairoin. Mais en portant, chacune à notre manière le drapeau de l'ADIR, nous sommes restées fidèles à nos mortes dans les prisons et dans les camps.

En sauvegardant entre nous cette union faite de sollicitude et de fraternité, en maintenant l'esprit de la Résistance, nous avons accompli l'œuvre dans laquelle l'ADIR s'était engagée et que nous avons poursuivie courageusement jusqu'à aujourd'hui.

décembre 1945 — décembre 2005  
soixante années d'une grande et belle amitié.

J. F.

## Voix et Visages

Denise Vernay

Cet ultime *Voix et Visages* que voici paraît en date d'octobre-décembre 2005, N° 295, sans donc que puisse être atteint le 300<sup>e</sup>.

Le premier numéro paraît en juin 1946 et comportait à la une un éditorial « Le retour », signé Geneviève de Gaulle, et un article sur les motivations de cette entreprise. Ce nouveau mensuel comprend alors 4 pages en papier d'après guerre, de même format qu'aujourd'hui. Il a épaisseur selon nos besoins, a comporté des dessins à partir de 1956, le numéro suivant, le 50, publiait une première photo. C'est après l'assemblée générale de 1957 que la typographie de son titre a été modifiée. Il est devenu bimensuel, officiellement, en avril 1968, au N° 113.

Notre bulletin s'est imposé comme un lien nécessaire et attendu avec appétence. Il a été rédigé et mis en page par une petite équipe dévouée qui a dû se renouveler au cours des années, mais qui s'est toujours voulu le reflet de toutes. Des camarades ont fait bénéficier notre bulletin de leur savoir-faire professionnel. Les imprimeurs, le premier issu de la clandestinité, comme celui qui a assuré la continuité, ont dû, malgré cela, faire preuve de patience envers ces apprentis journalistes.

Ce sont là des précisions sur les signes extérieurs de notre bulletin de liaison.

Oui, agent de liaison il se voulait et il le fut réellement, entre nous les adhérentes et les membres de la Société des Amis de l'ADIR (1951) et de celle de nos Amis américains, ainsi qu'avec les autres associations et fédérations d'anciens résistants, d'anciens déportés et internés, les instances de tutelle, plus tard des amis et nombre de professeurs. Largement diffusé, *Voix et Visages* était tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, ce dernier un petit mille car, et nous le regrettions, notre der-

nière assemblée générale n'a compté que 250 votantes.

Ainsi, depuis près de six décennies, nos nombreux lecteurs et lectrices ont pu suivre la vie de notre association à travers le compte rendu intégral de nos assemblées générales annuelles, aussi bien que de nos rencontres interrégionales. Ces journées nous réunissaient, venues de toute la France, tous les deux ans sur un haut lieu de mémoire résistante que nous visitions en touristes averties et recueillies, dans le plaisir de retrouvailles amicales.

*Voix et Visages* a pleinement joué son rôle de bulletin d'information. C'est ainsi que s'est fait connaître l'important service social, mis en place dès la création de l'ADIR et qu'ont été diffusés les décrets relatifs aux anciens déportés et internés, comme les démarches à faire pour obtenir les pensions auxquelles, sans se vouloir revendicatives, nous avions droit. Droits et devoirs apparaissent ensemble en permanence à travers nos positions.

La rubrique de nos sections régionales s'est malheureusement étiolée alors que le carnet familial a continué d'annoncer nos joies et, de plus en plus nombreux avec le temps, nos deuils.

A parcourir l'imposante collection de notre journal, nous avons tout lieu d'être satisfaites, sans refouler quelque regret d'inévitables manques. Ainsi en est-il du nombre de visages, plus ou moins familiers, qui n'apparaissent pas accompagnés de quelques lignes person-



N° 1 - Juin 1946.

nelles au premier chef ceux de nos amies laissées en Allemagne dont il ne reste aucune trace. Certes, les premiers numéros ont comporté des *In memoriam* pour nombre de nos compagnes, mais nos appels renouvelés n'ont guère été fructueux. Oui, je le regrette et j'avoue que je me sens coupable envers celles que, malgré nous, nous n'avons pu évoquer.

Un regret encore, *Voix et Visages* mentionne peu le sort et des déportées qui n'ont jamais été immatriculées à Ravensbrück, et celui des internées alors que celles-ci furent pour beaucoup à l'origine de notre association. Le journal assurément leur était ouvert, mais peut-être ne les avons-nous pas sollicitées suffisamment. Peut-être aussi des camarades des régions n'ont-elles pas osé s'exprimer car il y a bien peu de signatures extérieures à l'équipe rédactionnelle parisienne habituelle. On peut regretter à plus forte raison le peu d'allusion à ce qui s'est passé dans les associations et fédérations de nos camarades, résistants et déportés, guère plus que ce qu'il advenait à nos compagnes étrangères ; par exemple, l'action du Comité internationale de Ravensbrück n'apparaît que depuis une dizaine d'années.

Pourquoi le thème de la déportation a-t-il été plus présent dans *Voix et Visages* que celui de la résistance ? On doit constater qu'il a été souvent difficile de retrouver l'itinéraire de combattante même de certaines de nos camarades les plus proches décédées au moment de leur rendre un dernier hommage. Pour des raisons évidentes de sauvegarde, nous ne parlions entre nous ni de notre arrestation ni de ses causes ; de même au retour, était-ce pudeur, ou manque de curiosité ou peur de raviver des plaies ? Nous n'avons entre nous que rarement évoqué ce passé-là. De notre vécu en Allemagne, certes toujours différent, reste l'essentiel, un lien indélébile, cette « incommunicable » qu'évoquait Marie-Suzanne Binétruy dans le numéro de novembre-décembre 1994, plus encore que les combats personnels que nous avions menés pour la même cause.

Ceci dit, on doit d'autant plus se féliciter de la qualité du nombre des récits, des témoignages, des précieuses précisions historiques parus dans notre journal.

Oui, nous pouvons et devons être fières de notre *Voix et Visages*. Des exemples ? Des éditoriaux, signés souvent Geneviève de Gaulle-Anthonioz, ont rappelé au fil des ans la solidarité qui nous unit, l'ouverture de notre association aux problèmes humains : les femmes, la faim dans le monde, l'Europe... Voilà ce dont nous, anciennes résistantes, anciennes

déportées, devions être pleinement conscientes peut-être plus que d'autres, même si nous n'avions pas le pouvoir d'y porter remède.

Nous avons publié des textes exceptionnels, tel *L'Algérie 1957* de Germaine Tillion, qui nous a donné la primeur de son analyse, éditée plus tard par Les éditions de Minuit, puis encore en 1999 repris et complétée, sous le titre de *L'Afrique bascule vers l'avenir*, par les éditions Tirésias. Tel le discours qu'André Malraux nous adressa lors de notre rencontre en mars 1975 à Chartres et publié à nouveau en 1996. Telle encore la parution *in extenso* dans *Voix et Visages* des exposés de nos invités illustres lors de nos assemblées générales.

Nous avons ouvert auprès de nos adhérentes bien des enquêtes, par exemple en 1956 « Quand et comment parler de l'univers concentrationnaire à nos enfants ? » ; « Les anciennes déportées à l'œuvre » sur plusieurs années soixante et soixante-dix ; « La libération des camps » ; « Le retour » ; « Des familles dans la résistance » enquête trop vite interrompue, faute de témoignages. D'autres encore.

L'essentiel n'est pas là. L'essentiel est que *Voix et Visages*, et je le dis en pesant ces mots, a été notre trait d'union. Il le sera encore, espérons-nous pour les historiens qui se pencheront sur notre passé. Notre bulletin fut riche. Il reste riche : de nombreuses collections complètes sont déposées, à la disposition du public, bien sûr à la Bibliothèque de documentation contemporaine avec notre fonds d'archives à Nanterre (B.D.I.C.), mais aussi à Besançon, Lyon et dans de nombreux autres centres de recherche ou des bibliothèques publiques.

Il me reste, en tant que dernière responsable de *Voix et Visages*, à vous souhaiter de joyeuses fêtes et de très bonnes années, avec beaucoup de sourires. Au revoir mon amie, au revoir mes amies.

Denise Vernay

On pourra trouver des informations qui nous concernent particulièrement dans deux publications trimestrielles : *La lettre de la Fondation de la Résistance* (16 € par an) et *Mémoire vivante* (8 € par an) bulletin de la Fondation pour la mémoire de la déportation à la même adresse : 30, boulevard des Invalides, 75007 Paris.

B.D.I.C. : 6, allée de l'Université, 92001 Nanterre, Tél. : 01 40 97 79 00.



No 123 - Mai-Juin 1970.

## La Société des Amis de l'ADIR : Pour perpétuer l'esprit de l'ADIR

Claude du Granrut

Lorsque Geneviève de Gaulle-Anthonioz m'a demandé de prendre la succession d'André Postel-Vinay à la Présidence de la Société des Amis de l'ADIR, j'ai accepté avec joie et reconnaissance. C'était une façon de me rapprocher de l'Association à laquelle avait appartenu ma mère, Germaine de Renty.

La fidélité des membres de la Société des Amis de l'ADIR n'a d'égal que leur générosité. Chaque campagne a donné lieu à du courrier où s'égrrenaient les noms d'une parente ou d'une amie et les souvenirs qu'ils suscitaient. Toutes et tous souhaitaient aider l'ADIR, faciliter son œuvre de soutien et d'amitié auprès

de ses adhérentes et perpétuer ainsi les liens tissés dans les prisons et dans les camps.

Dès lors que l'ADIR cesse d'exister, la Société des Amis de l'ADIR n'a plus de raison d'être. Pourtant, j'ai eu le sentiment, parmi les enfants de déportées, qu'ils et elles désiraient continuer à participer au maintien de la mémoire de l'action courageuse et exemplaire de leurs mères et qui constitue leur patrimoine spécifique.

Je les comprends d'autant mieux que je ressens ce même besoin.

(suite page 4)

Une possibilité s'ouvre à nous avec l'Association Mémoire et Espoir de la Résistance, M.E.R., qui s'est donnée comme objectif de perpétuer le souvenir de l'action des hommes et des femmes dans la Résistance, de susciter des travaux universitaires, de les recenser sur un site internet et d'organiser des conférences à travers toute la France sur l'histoire de la Résistance.

Jacqueline Fleury est prête à introduire notre groupe auprès du président

de M.E.R. Avec une des filles de Mimi Zamansky, nous lui proposerons d'intégrer son association dans le souci d'y donner une place particulière aux femmes qui s'étaient engagées avec conviction et générosité parce qu'à un moment de leur vie, elles avaient refusé l'inacceptable.

Ce sera notre façon de perpétuer l'esprit de l'ADIR.

C. du G.

## CHRONIQUE DES LIVRES

### Ravensbrück, un complexe concentrationnaire

En juin dernier paraissait aux éditions Fayard la traduction française de la thèse du jeune historien allemand Bernhard Strelb\*, paru en 2003 en Allemagne. Pour la première fois en Europe un travail universitaire d'envergure sur un camp de concentration avait été entrepris et mené à bien, si l'on excepte la thèse, toujours discutée, de Michel Fabrégue sur Mauthausen.

A l'origine de ce travail monumental sur Ravensbrück, on trouve un professeur d'histoire de l'Université de Hanovre, le Professeur Füllberg-Stolberg qui, dès les années 1970, déplorait qu'il y eût si peu d'études universitaires sur les camps et, en particulier, quasi rien sur les camps de femmes. Il fit lui-même à cette époque un travail très approfondi sur les déportées de l'usine Continental à Hanovre (fabrique de masques à gaz), notamment sur le groupe des Françaises marqué par la personnalité de notre camarade Stéphanie Kuder.

BERNHARD STREBEL



Des années passèrent, puis le Pr Füllberg-Stolberg créa à Hanovre un séminaire où les étudiants de dernière année devaient se consacrer à l'étude de la déportation des femmes. C'est à ce moment-là, au début de 1992, qu'il me fit venir à Hanovre pour donner mon témoignage. Chaque étudiant ou étudiante se chargea alors d'une recherche sur tel ou tel aspect de la persécution des femmes à Ravensbrück et à Bergen-Belsen : vie quotidienne, travail, Kommandos, violences sexuelles, expériences médicales, nouveau-nés, enfants, résistance à la déshumanisation, etc., soit dix-huit recherches, neuf biographies de prisonnières et, en introduction, une histoire résumée du camp de Ravensbrück par l'étudiant Bernhard Strelb et une histoire résumée du camp de Bergen-Belsen par l'étudiante Stéphanie Plattner. Ces travaux d'étudiants revêtirent une qualité telle qu'ils furent publiés dans un gros livre illustré de nombreuses photos aux éditions Temmen en 1994. Il y eut même une seconde édition.

C'est donc en 1992 que je fis la connaissance de l'étudiant Bernhard Strelb qui, bouleversé de ce qu'il avait découvert de l'abîme concentrationnaire, décida d'en faire l'objet de recherches très fouillées qui prirent rapidement la dimension d'une thèse universitaire. En cours de recherche, Bernhard Strelb découvrit le livre de Germaine Tillion sur Ravensbrück qu'au prix de mille peines nous avions réussi à faire traduire en allemand aux éditions Zu Klampen en 1998. L'approche scientifique et humaine, précisément ethnologique, de Germaine Tillion sur ce désastre de l'espèce humaine que furent l'institution et la pratique du système concentrationnaire par les Allemands éclaira Bernhard Strelb tout au long de ses difficiles recherches (nos SS avaient brûlé la

quasi totalité des archives du camp). Bien qu'historien, il considéra l'ethnologue Germaine Tillion comme son maître de recherche. Il la cite abondamment dans son ouvrage et a souhaité qu'elle en écrive la préface.

Vous avez donc là à portée de main désormais un ouvrage d'une qualité rare, admirablement traduit par Odile Demange, 764 pages pour la somme modique de 30 euros, à commander par toute librairie aux éditions Fayard.

Certes ce n'est pas un roman à lire de la page 1 à la page 764. Il s'agit plutôt d'une encyclopédie dans laquelle une table des matières de six pages permet de choisir les sujets qui vous préoccupent encore : diversité des détenues, infirmerie, services, assassinats, exécutions, mortalités, grossesses et naissances, Siemens, autres Kommandos, petit camp d'hommes de Ravensbrück, Jugendlager, etc.

Enfin vous pouvez disposer, au moment où sonne l'heure de la dispersion, d'un document de base à placer dans la bibliothèque dont vos enfants ou amis hériteront.

Anise Postel-Vinay

\* Bernhard Strelb. *Ravensbrück - Un complexe concentrationnaire*. Préf. Germaine Tillion. Trad. Odile Demange. Ed. Fayard. 2005. 770 P. 30 E.

\*\*\*\*\*

## IN MEMORIAM

### ANITA WINTER

Anita (58004) nous a quittés vendredi 28 octobre. Elle était atteinte d'une maladie dont elle connaissait l'issue fatale. Elle l'affrontait comme elle avait toujours affronté les épisodes tragiques de sa vie, avec courage et dignité.

Derrière sa très grande réserve, qui parfois pouvait passer pour de la froideur se dissimulait une grande générosité, une passion pour l'humanité, sans doute un héritage de son père et de l'attitude de celui-ci pendant la guerre d'Espagne.

J'ai rencontré Anita en juin 44 à Tournus. Les médecins nous avaient affectées à cette annexe de l'hôpital de Saint-Martin-en-Vercors où nous recueillions les convalescents et les blessés légers. Elle était infirmière et moi une étudiante de 19 ans avec une formation de secouriste. Progressivement, elle m'a initiée à ma fonction d'aide infirmière.

Ensemble, nous avons vécu le drame de la Grotte de la Luire. Il nous est arrivé de brancarder un ou deux blessés qui nous avaient baptisées « les bœufs travailleurs de force ». Ensemble nous nous efforçons de maintenir par l'humour le moral des blessés sur brancard.

Mais ce que je retiendrais surtout d'Anita c'est son courage, sa générosité et sa détermination.

Lorsque les militaires allemands nous ont découverts dans la grotte, ils ont entrepris d'évacuer le service de santé et les blessés transportables vers le village de Rousset.

Anita réalisa immédiatement que les autres allaient sans doute être abattus (son expérience en Espagne l'avait rendue lucide). Elle demanda au Révérend Père Montcheuil et aux médecins d'intervenir auprès des Allemands pour qu'ils la laisse rester avec les blessés graves. Sa ténacité fut récompensée. Elle obtint de rester auprès d'eux jusqu'au dernier moment pour leur dire au revoir. Lorsque les soldats la firent monter dans le camion qui allait nous rejoindre elle entendit les coups de feu qui les ont achevés.

Nous avons été transférées à Grenoble, puis à Lyon d'où nous avons rejoint Ravensbrück. Envoyées ensemble dans divers Kommandos, évacuées à pied devant l'arrivée des Russes, nous nous sommes échappées ensemble avec deux autres prisonnières.

Je voudrais citer ici le portrait d'Anita qu'a fait Hélène Durand qui participait à une mission en Indochine.

« Lorsqu'Anita embarqua pour l'Indochine, fin décembre 1945, elle portait les stigmates de sa déportation. Mais elle était toujours animée du désir impérieux d'être présente partout où l'on pouvait avoir besoin d'elle. C'était sa fierté, comme celle d'un Chevalier qui aurait fait serment d'être au service de toutes les croisades. Il y avait quelque chose de mystique dans cette passion d'humanitaire, en contradiction avec un rationalisme sans faille qu'elle revendiquait avec force.

Or la mission pour laquelle elle avait été recrutée était justement une mission humanitaire : il s'agissait de rapatrier en France des enfants en détresse sanitaire du fait d'avoir été bloqués en Indochine depuis 1939 sans pouvoir échapper aux méfaits du climat, et sans pouvoir bénéficier des traitements dont ils avaient besoin. Mais à notre arrivée sur place, aucun moyen de transport n'avait été prévu à cet effet. Participaient à cette

mission deux autres infirmières de la Luire, Cécile Goldet et Maud Romana.

C'est ainsi que d'hôpital en hôpital, elle vécut avec son courage habituel les nombreuses et dangereuses aventures qui conduisirent à la guerre. Mais elle rencontra aussi l'amour et ne revint en France avec ses trois enfants que des années plus tard. »

Je n'oublierai jamais Anita.

Rosine Crémieux

## MARIE-LOUISE STREISGUTH



Ninette Streisguth s'est éteinte au mois de juin dernier à Chambéry.

Elle était née à Strasbourg en 1914 où elle résida jusqu'au début de la Seconde guerre mondiale. Ses études de médecine presque terminées, c'est le repli à Clermont-Ferrand avec ses parents et leur fidèle Catherine.

Après avoir exercé comme médecin de la jeunesse, elle est impliquée dans le STO avec deux confrères. Ils doivent évaluer l'aptitude au travail de jeunes en partance pour l'Allemagne. Faux certificats, fausses radios, faux diagnostics avec la complicité du directeur de l'hôpital et du sanatorium. Le 21 janvier 1944, Ninette, ses parents et Catherine Kollros sont arrêtés à Clermont-Ferrand.

Prison de Clermont, de Lyon, puis transfert à Romainville. Le 16 mars 1944 c'est le départ de 51 femmes vers l'Allemagne. Une halte dans la prison d'Aix-la-Chapelle puis dans une autre prison allemande et le convoi parvient à Ravensbrück, après trois semaines d'un voyage très pénible.

Arrivée à Ravensbrück le 5 avril 1944, Ninette sera immatriculée 34144, sa mère Jeanne, née en 1887 (décédée en 1957), 34145, Catherine Kollros (1886-1976) 34125. Toutes les trois en repartiront le 2 mars 1945 pour Mauthausen et en seront enfin libérées le 21 avril 1945.

De 1946 à 1964 Ninette occupera à la préfecture de Chambéry le poste de directrice de la Santé en Savoie. Puis de 1964 à 1974 elle dirigera à Bordeaux *La maison de santé protestante*.

A son départ à la retraite, Ninette retournera vivre à Chambéry. Elle assiste régulièrement à des réunions d'anciennes déportées. Elle est membre du jury du Concours de la résistance et

de la déportation, elle est aussi très impliquée dans son Eglise protestante.

Malgré des opérations des hanches, elle est toujours très active, gaie et positive, généreuse et tournée vers les autres, discrète sur tout ce qu'elle a vécu. Tout va toujours très bien en ce qui la concerne.

Ninette repose auprès des siens à Strasbourg, sa terre natale.

ses nièces

Lise Genet et Shirley Carcassonne

Ses amies de l'ADIR souhaitent ajouter le témoignage de l'amitié qu'elles portaient à Ninette aux précisions de son parcours que ses nièces nous ont communiquées.

Ninette Streisguth fut notre très active déléguée pour la région bordelaise d'abord, puis en Savoie. Toutes celles qui l'ont approchée, tant au camp que depuis le retour, évoquent avec chaleur sa forte personnalité faite de générosité, de disponibilité, de sa très grande discrétion sur sa vie intime.

Ninette, à son arrivée au camp, ne fait pas état de son titre de docteur en médecine. Nous ne pouvons que supposer qu'elle souhaitait ainsi rester aux côtés de sa mère. Cependant au Block 32, où elle rejoint les NN avec sa mère et Catherine, elle ne cesse de conseiller ses camarades. Toutes du convoi qui nous menait à Mauthausen, nous rappelons qu'elle aida une tzigane à accoucher dans un wagon à bestiaux. A Mauthausen, elle est entièrement au service des malades et des blessées du bombardement d'Amstetten qu'elle soigne avec les très faibles moyens à sa disposition, aux côtés de Marie-Jo Wilborts (plus connue aujourd'hui sous le nom de Marie-Jo Chombart de Lauwe), arrêtée, elle, en mai 1942 à Rennes et déportée avec sa mère le 26 juillet 1943.

Chère Ninette, nous te rendions bien l'affection que tu portais à chacune de nous.

## CARNET FAMILIAL

### DÉCÈS

Nous avons le vif regret de faire part du décès de nos camarades :

Katia Buzot (22000), Paris, juillet 2005 ;

Georgette Colin (35190), Cluny, le 29 août 2005 ;

Dora Peschanski (102472), Chatenay-Malabry, octobre 2005 ;

Anita Winter (58004), infirmière du Vercors, octobre 2005.

## Le Comité international de Ravensbrück

Lettre de sa présidente Annette Chalut

Chères amies,

Mon propos devrait contenir toute ma tristesse de voir se clore ce chapitre de notre vie solidaire, même après 60 ans : mais je ne peux contenir toute ma rage, ma rage de voir disparaître *Voix et Visages* à travers qui, très égoïstement, je pouvais informer des aléas du Comité international de Ravensbrück (CIR).

En réalité, quelle que soit la forme de survie je trouverai bien un moyen de vous « passer » les nouvelles des événements qui nous concernent presque toutes. Si l'on sollicite une cotisation au CIR (ce n'est pas ici mon sujet), sachez que ce ne serait que pour couvrir des frais de presse, de démarches, de poste, de téléphone...

Engagée depuis bientôt quinze ans avec Christiane Rème dans l'aventure du Comité international de Ravensbrück (avec votre bénédiction !), il n'est pas question, bien sûr, de jeter l'éponge alors que nous abordons *seulement* aujourd'hui le grand plan de réhabilitation du camp : *Zielplanung*.

L'année 2005 a été fertile en démarches : en avril, nous avons refusé l'attribution d'un reliquat de 1,5 M€ pour la construction d'un nouveau centre d'informations pour visiteurs (*BIZ*) alors que tout reste à réaliser. Son plan avait été sélectionné par un jury officiel en septembre 2004, malgré notre refus appuyé par vos signatures et

confirmé auprès du Professeur Morsch en avril 2005. Depuis, un compromis a été élaboré avec la nouvelle directrice du Mémorial, Madame le Dr Eschebach et le ministère de la Culture du Land, à savoir la préservation, avant la fin 2005, des fondations des douches, de la cuisine, du mur des nations, des rives du lac et de la statue de la *Tragende*.

En octobre 2005, j'ai pu constater les premières réalisations de ce programme : statue et rives sont consolidées. J'ai donc accepté, appuyée par les architectes des monuments historiques, le projet du centre pour visiteurs, à condition que le bâtiment soit discret et que son implantation ne nuise au site historique. Ces décisions sont toutes récentes, elles datent du 14 novembre dernier.

Ce même jour, un plan chiffré de réhabilitation du site a été présenté *mais étalé sur 15 ans*. La réprobation des anciennes détenues a été unanime. Le nouveau budget de la Fondation allemande inversait, enfin, la répartition de ses dotations dont les deux tiers étaient jusqu'alors réservés au Mémorial de Sachsenhausen, un tiers à celui de Ravensbrück, sans que malheureusement la date d'entrée en vigueur de ce nouveau partage soit précisée. Le CIR a âprement combattu pour obtenir une subvention exceptionnelle complémentaire afin de réduire de 15 à 5 ans l'achè-

vement des travaux. Autre inconnue : quelle politique le nouveau Gouvernement Fédéral adoptera-t-il vis-à-vis du Mémorial ?

Des démarches se poursuivent pour que la Fondation allemande puisse gérer le terrain en son entier, c'est-à-dire aussi Siemens, le camp des hommes, Uckermark-Jugendlager.

Enfin, dans ce fameux *Zielplanung*, le *Bunker* tient une place particulière : nous avions obtenu que les cellules des Nations qui y sont implantées restent « intouchables », nous demandons qu'il y soit ajouté trois nouvelles cellules pour l'Allemagne, la Slovaquie et l'Ukraine (ces deux dernières à la suite de l'éclatement de l'URSS). Ce souhait va, enfin, être réexaminé en 2006. Par ailleurs, un historique du *Bunker* est en cours ainsi que celui de la constitution de chaque cellule depuis 1959. Il fera l'objet d'une exposition.

Nombre d'autres transformations sont prévues qui devraient rendre plus intéressante la visite de notre Mémorial.

Un groupe de jeunes de Hambourg manifeste un intérêt tout particulier pour le site d'Uckermark. Ces jeunes en avaient organisé, en avril 2005, la visite guidée. Touchés par l'importance de la délégation française, ils souhaitent garder des contacts.

Je serai toujours disponible et présente au Comité international de Ravensbrück, à bientôt sûrement.

Annette Chalut



Ravensbrück, février 2005. Les maisons des gardiennes, dont une a été transformée en musée, retracant les biographies des femmes recrutées pour ce « travail ». Photo Marie-Rameau, droits réservés.

### Encore un lien cependant :

Jacqueline Fleury  
40, rue Champ Lagarde,  
78000 Versailles

Tél. : 01 39 50 64 34

Denise Vernay  
1, avenue de l'Observatoire,  
75006 Paris  
Tél. : 01 43 54 35 36

Annette Chalut  
22, rue du Général Cordonnier,  
92200 Neuilly-sur-Seine  
Tél./Fax : 01 46 24 82 54

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914  
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 7916

Bonnes années à toutes